

La nuit portant conseil, le lendemain j'avais quelques idées sur ce qu'il convenait de faire et je me suis dit que j'aurais peut-être bientôt les moyens d'embaucher quelqu'un à plein temps pour retaper Bonneville. Dans l'euphorie je m'imaginai même pouvoir payer un limier, quelqu'un qui dénicherait pour moi la perle rare capable de ressusciter les trois cents chevaux de la Pontiac. Et le meilleur moyen d'y parvenir, c'était de me renseigner sur les systèmes de fermeture des voitures modernes, autant dire celles des clients.

J'avais entendu parler du car jacking, ce qui m'inquiétait assez. Je voulais savoir si de nos jours il existait une petite chance de réussir à forcer une portière sans l'aide très indirecte mais essentielle de son propriétaire terrorisé. J'ai donc peu à peu engagé la conversation avec certains clients. En général ça ne marchait pas. Sans être vraiment méfiants, les gens n'avaient juste pas envie de papoter. Mais il y avait des exceptions, des gars devenaient fiers tout d'un coup qu'on leur pose des questions sur leur voiture, ils ne voyaient pas d'un mauvais

œil qu'un clampin de station-service se mette à les envier. Au bout de deux mois, les astres étaient avec moi, j'ai décroché la cymbale : un ingénieur dont le boulot consistait précisément à ce que personne ne puisse forcer aucune des portières de la marque pour laquelle il travaillait. C'est comme ça que j'ai su quels modèles je devais absolument éviter, aucune chance d'arriver à quoi que ce soit, et ceux qui avaient leurs faiblesses. L'ingénieur était en pétard, il savait bien que certaines serrures ne résistaient pas à un traitement intensif mais, économies économiques, la direction ne voulait rien savoir, c'était la crise après tout, on verrait plus tard pour investir dans des systèmes sophistiqués. J'en savais assez. Ensuite je me suis contenté de lorgner les voitures des clients pendant la pause, une petite liste de modèles largement diffusés. J'avais hâte de m'entraîner.

C'était un jour de congé encore, un jeudi pour être exact. J'avais dit à la mère que j'allais me promener. Je suis parti au volant de la Ford. On a laissé de côté les bleds alentour, trop risqués : impossible de faire un pas dans la rue sans déclencher les aboiements des féroces toutous chargés de monter la garde. Ailleurs, là où ce serait un peu plus urbain, les chances paraissaient meilleures, les gens auraient moins la mentalité méfiante.

On a débarqué dans un gros bourg, le genre coquet et endormi, tout le monde bossait à cette

heure de la matinée et je pouvais espérer que les heureux travailleurs avaient pris leur deuxième voiture pour aller turbiner, laissant la plus belle à la maison. J'avais vu juste : l'espace de trois ou quatre rues un peu éloignées du centre, j'ai compté une Porsche, trois BM dont un coupé, une Mercedes longue comme un yacht et un Range Rover. Ça puait le fric dans tous les coins, pas étonnant que le bourg ait été aussi joli. À côté de chez nous, c'était plutôt Opel ou Fiat ou des françaises, au mieux des vieilles Audi 80.

Du coup j'avais du mal à savoir par où commencer, l'embarras du choix disons. Un bon point tout de même : pas un chien à l'horizon des portails. Il y en avait peut-être, sauf que leurs propriétaires ne les laissaient pas dans le jardin. J'ai comparé ma liste avec les voitures que j'avais vues : la Mercedes et le Range étaient imprenables, pareil pour le coupé. Restait la Porsche et les deux autres BM. J'ai éliminé la Porsche, une question de bon sens : ce serait prendre des risques pour rien, la boîte à gants étant sûrement minuscule, pas du tout le genre de rangement profond où on se délesterait de son gros portefeuille.

Au hasard je me suis décidé pour une des BM.

La rue était vide sous le joli soleil d'automne. Pas mal de feuilles glissaient mollement entre les trottoirs. On entendait peu de choses, l'autoroute était à environ cinq kilomètres, sortie 14. J'ai pris

le fil de fer que je tenais planqué dans ma manche et respiré un bon coup. Bonneville me donnait du courage, j'ai fermé les yeux en imaginant grimper l'aiguille du tachymètre à mesure que le V8 donnait de la voix. J'étais devant la BM, un modèle avec des jantes éblouissantes et du cuir partout à l'intérieur. Un dernier coup d'œil, à moitié accroupi, le fil de fer plonge entre la vitre et le joint, sa tête courbée cherche sa prise, j'ai une main sur la poignée, je force un tout petit peu et voilà que la portière s'ouvre du premier coup : elle n'était tout simplement pas fermée. Mon cœur bat vite et fort. Dans mes oreilles remonte un son inconnu, comme un bruit de marteau-piqueur qui fonctionnerait au ralenti. Tout ça à cause de la trouille. Je me demande à quel niveau s'élève ma bêtise pour opérer en pleine journée. Mais bon, maintenant la portière est ouverte et direction la boîte à gants. Tout de suite un objet emballé me tombe sous les doigts, je le fourre dans ma poche, sors de la voiture et referme doucement la porte. Dehors c'était toujours le même soleil d'automne, les mêmes feuilles sèches qui raclaient le bitume, et les chiens pacifiques qui tournaient dans les maisons silencieuses.

J'ai dû faire un effort pour éviter de courir, et ensuite rouler à une allure normale en quittant le bourg. Mon butin dans la poche, je ne me sentais nulle part pour être honnête. Ni content ni fier ni

même soulagé. Je me disais juste que j'étais le roi des imbéciles, que j'avais eu toutes les chances de me faire prendre en plein jour, le moindre passant m'aurait forcément remarqué, et peut-être qu'on m'avait observé de derrière une fenêtre même si c'était peu probable.

Donc, j'ai roulé tranquille en respirant à fond, le coude sur la portière, sans foncer à l'orange, en respectant scrupuleusement le 50 en ville, les passages à 30, offrant avec délicatesse les cadavres d'amortisseurs de la Ford aux ralentisseurs posés sur le chemin. Un carrefour inconnu a surgi, j'avais dû me tromper de rue, et au beau milieu il y avait un buste en bronze avec une pancarte à côté : « Crésilly-sur-Pêtre fête le bicentenaire de la naissance de Casimir Bourthes. » C'était donc lui. Le buste avait dû être moulé quand il était déjà vieux, ses favoris lui descendaient jusqu'au menton et son crâne était lisse, un pigeon avait chié dessus.

Enfin, l'agglomération a été derrière moi. Un petit 90, attention aux radars, la route a retrouvé ses virages, et j'ai remonté la vitre parce qu'il y avait maintenant trop d'air qui entraît dans la voiture. Je ne savais pas où j'allais. Il fallait que je me calme avant tout, que j'arrive à contenir la charge de cavalerie qui me labourait la poitrine et remontait jusque dans ma gorge, c'était risqué de conduire dans ces conditions.

Je me suis arrêté à l'orée d'un bois, sur une petite aire de pique-nique. Elle était déserte. Alors seulement j'ai retiré mon butin de ma poche. Dedans c'était dur, on aurait dit une boîte enroulée dans deux couches de sacs de supermarché. Ça ne pesait pas lourd. Nouvelle inspiration profonde avant de déchirer le plastique, la boîte contenait un cercueil miniature avec un mot à l'intérieur :

*Regarde bien,
c'est là que tu vas finir bientôt.*

J'ai balancé le cercueil dehors, comme si j'avais tenu un oursin à la place. Une féroce envie de vomir m'est montée des entrailles, je croyais que ces choses-là n'existaient qu'à demi et très loin, que les corbeaux étaient surtout un prétexte à scénarios policiers pour les livres ou le cinéma. Mais la mémoire m'est subitement revenue, des articles avaient paru dans la presse sur une histoire de cercueils envoyés à des notables, je trouvais d'ailleurs de tels agissements lamentables au XXI^e siècle.

J'ai allumé la radio, c'était une station musicale ordinaire, elle diffusait des trucs passe-partout, pas nécessairement dans mon goût mais très normaux, ce qui m'allait bien. J'aurais donné n'importe quoi pour me retrouver à la station à ce moment-là, sans cercueil ni émotions, juste en

train d'encaisser les clients ou de donner un coup de raclette sur les vitres de la boutique. Cinq ou six chansons sont passées, je sentais un léger mieux. Même si cette affaire de cercueil était une authentique saloperie, les risques après tout semblaient minimes. Je ne voyais pas le type l'ayant fabriqué lancer ses porte-flingues à mes trousses. D'autant qu'un vrai professionnel n'aurait pas laissé un truc aussi compromettant dans une voiture pas fermée. C'est comme ça, sans doute, dans ce genre d'activités : on ne sait jamais ce qu'on va trouver. On entre par effraction dans la vie des gens et ça se met à sentir mauvais mais on ne peut pas le deviner à l'avance.

C'est alors que tout a basculé. Je n'ai rien vu venir, juste ce type entre deux âges qui se promenait là, je n'aurais jamais pu me douter du danger qu'il représentait pour Bonneville et moi, pour ma vie tout court. Un malheureux concours de circonstances, au fond, mais j'étais sur le point de commettre un meurtre.